

grand roi, du moins pour porter dignement la couronne, ce qui n'est pas difficile attendu la sottise des peuples. Les espérances de ceux qui l'avaient élu durèrent peu, comme d'habitude. Un an après environ, une femme à jamais célèbre, la princesse des Ursins, duchesse de Bracciano, vint de Rome, où elle avait fixé son séjour, à Madrid pour y occuper le poste important de première dame d'honneur de la jeune princesse de Savoie, qui venait d'épouser Philippe V.

Mme des Ursins était une femme séduisante sous tous les rapports, pleine d'esprit, d'ambition, d'énergie. Le roi d'Espagne et la reine étaient trop dévots pour douter de ceux qui les approchaient. La princesse le savait, elle en profita habilement. Son influence dans les affaires de l'Espagne dura quatorze ans sans que rien fût venu un seul instant l'altérer. Au bout de ce temps, elle se réveilla plus vigoureuse que jamais. La jeune reine venait de mourir. Le roi, à qui ce douloureux événement avait fait prendre l'Escorial en dégoût, s'était retiré dans le beau palais de l'opulent duc de Médina-Cæli, qui le lui avait gracieusement offert. Ce fut là que la favorite se montra dans toute sa puissance, faisant trembler ceux qui avaient osé proclamer sa chute. Admise seule à partager la retraite du monarque, elle sut si adroitement capter sa confiance, qu'elle songea sérieusement, dit-on, et bien qu'elle eût quarante ans de plus que lui, à prendre légitimement place sur son trône. Cet insigne honneur eût flatté son ambition et son amour-propre, en prouvant à ses détracteurs qu'elle n'avait point épousé secrètement, comme ils venaient d'en répandre le bruit, son intendant d'Aubigny.

Mais l'audacieuse princesse avait trop compté sur ses forces. Eblouie par la haute fortune de Mme de Maintenon, qui pouvait devenir la sienne, elle perdit la tête et mit si peu de circonspection dans sa manière d'agir que le roi conçut enfin le projet de secouer un tel joug.

Voyant alors qu'il fallait renoncer à ses beaux rêves, que hésiter ce serait se perdre, Mme des Ursins changea subitement de tactique. Un seul moyen lui restait pour rentrer en grâce : c'était de se poser en victime de la calomnie et de marier Philippe V à une princesse qui fût tout à la fois assez forte pour dominer son esprit mobile et assez faible pour se laisser elle-

même diriger. La favorite s'ouvrit à cet égard à l'envoyé de Parme, qui possédait sa confiance.

Albéroni, un des plus déliés courtisans de son siècle et un des plus distingués, comprit le parti qu'il pouvait tirer, non pour la princesse, mais pour lui-même, de cet heureux événement. Il proposa, ce qui fut accepté, la main d'Elisabeth Farnèse, fille unique du duc de Parme, son souverain. En moins d'un mois, les bases du mariage furent de part et d'autre arrêtées, et Albéroni partit pour aller chercher la jeune souveraine, dont l'union venait d'être prononcée par le cardinal Hozzadini, devant le cardinal Aquaviva, représentant de Philippe V. Le 16 septembre 1715, la nouvelle reine alla s'embarquer à Gênes, traversa le midi de la France, accompagnée du marquis de Los Balbazes, de la princesse de Piombino, amie dévouée de Mme des Ursins et d'Albéroni. Le 18 novembre, elle arriva à Bayonne, où elle fut, pour cause de santé, retenue quelque temps; le 10 décembre elle traversa la Navarre, et le 23 au soir elle entra à Xadrague, où le roi devait venir la recevoir.

C'est à dater du lendemain de ce jour que commence l'histoire que nous avons entrepris de raconter.

Ce jour-là, par une matinée d'hiver tout à la fois brillante et froide, un jeune homme d'assez modeste apparence suivait à pied la route de Guadalajara à Xadrague. Il portait le costume économique et râpé des universités espagnoles : un pourpoint de cadi noir réuni à un haut-de-chausses de même étoffe par un ceinturon de cuir brun ; une sorte de lévite grise, si étroite que l'on eût dit qu'il en avait donné la moitié à un pauvre. De temps à autre il faisait une halte pour relever ses *zapatos*, souliers de cuir blanc, qu'un long usage avait outragéusement usés sur leurs angles, et souvent il portait la main à son bonnet de feutre à gland bleu pour l'assujétir sur l'épaisse chevelure noire qui flotait autour de sa tête. En ce temps-là, la route de Guadalajara à Xadrague, simple ébauche de celle d'aujourd'hui, n'était ni droite, ni large, ni pavée. La pluie, autant pour le moins que la main des hommes, l'avait taillée en pleine pierre au milieu même des rochers de la Sierra d'Aylon. A peine les voitures pouvaient-elles